

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Poèmes**

**Gemma Tremblay**

Volume 10, numéro 1 (55), janvier–février 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, G. (1968). Poèmes. *Liberté*, 10(1), 40–44.

# poèmes

## LES PROMESSES DE PIERRE

*Nous revenions en étrangers sur des ailes de vautour  
samaritaines des puits secs  
nous revenions sur les routes armées du pays  
vers la mer des roseaux  
au rythme des longues marches nocturnes  
dans les lueurs de feu  
et les rassasiements de manne des nuées  
nous avons aimé ce rocher jusqu'au poids des avalanches  
samaritaines lapidées de pierres quotidiennes  
dépliant la nappe fripée des siècles sur les tables de loi*

*Nous sommes toutes les faims inespérées  
toutes les soifs tendues sur la ligne d'horizon  
nous sommes aussi le foment des guerres inutiles  
les vies fichues des chemins taris  
et la part des larmes dans la poussière  
j'écris ma fidélité des mystères pressants  
lourdes merveilles d'éclosion  
quand les eaux rêches du torrent coulent dans nos côtes  
au souvenir de solitudes longtemps habitées  
souvenirs de saisons sèches  
cris d'êtres bravant les genèses du monde*

*Les murs s'ouvrent sur des villes pavoisées  
l'espérance tourne comme une idole au milieu des fêtes  
vers la tente de réunion des tertres nébuleux  
vers Celui qui d'une racine enfouie charge d'ombre le désert  
gonfle son bras vengeur  
je fais partie de ce peuple aux jours les plus longs de l'année  
au temps des plus belles migrations  
de tous ces pays d'écume violente de fleuves courants*

*Cette vie à outrance que la mort vient si près d'emporter  
si près des lampes des convois solennels  
vente funèbre marchés aux fleurs sur une fosse  
à peine remuée  
on perd ses Jésus dans le temple on revend ses tourterelles  
les montagnes chancellent sur des tremplins sismiques*

### LE VENT DES ILLUSIONS

*Je savais que l'ouragan de midi était en moi  
crachant la fin des songes avec la violence du cratère  
je savais que la parole m'était donnée  
dont le vitriol atteindrait l'extrême limite du langage  
on pressentit soudain le bruit de l'avalanche  
l'oratorio tournait au cataclysme*

*Cette vie à la poigne des saisons  
au chateau de pain moisi rompu à toutes les famines  
ma voix éclate momie sous son globe de verre  
je n'avais pas prévu ce refoulement de drapeau en berne  
résolu cet assaut de flèches sur mes joies  
l'arc du combat tendu démesurément aux quatre membres  
j'ai des aubes crucifiées à chaque âge de mes illusions  
mille chaleurs en croix  
je vis oui je vis mais au prix de quelle atteinte à ma liberté  
sur mon rire de rocheuses effondrées*

*Nous avons quitté les pavillons de vierges sages  
ornés de lampes inutiles  
ouvrant les yeux par tous les pores de l'esprit  
le marbre inondé du lait lourd de nos seins gorgés  
un vent de noroît ouvre ses portes de révoltes  
quand nous aurons accompli ces périples périlleux  
parachutés vers les êtres oubliés  
trois cents clochers de ville nous darderont au coeur  
demain le partage sera fait  
sur nos fronts de neige amassée des saisons nostalgiques*

*Je rejoins mes cratères vers des sinaï de fortune  
à chaque heure de pointe passe un frimas de regards perdus  
n'ayant jamais tracé d'itinéraire précis  
des lésions douloureuses parsèment mon coeur  
mes images s'alignent sur des rails phosphorescents  
pour quelle entrée en gare ces facéties  
je baise les solitudes de robots  
quand des visages familiers devraient fondre sur mes arrivées  
qu'aurai-je à vous décrire ce train  
souvenir d'un voyage à faire*

*J'ai cru un instant que la parole m'était donnée  
j'ai cru que l'ouragan était en moi  
c'était un reste de sève d'arbre monstrueux  
giclant au long des racines de ce tronc d'incendie  
long feuillage d'étouffement abattu dans la gorge  
un arbre brûle jusqu'aux limites de ses branches  
dans ma forêt de désirs*

*Des tiges d'enfance lèvent encor la tête  
brindille trouvaillée de fraise inusitée près des saules  
quelle attisée de lâche essaye-t-on de ranimer  
à peine la respiration d'un paradis artificiel  
à l'heure où des mains fébriles  
tournent avec âpreté les pages de mon cri quotidien*

#### ÉPAVE DES ÎLES ET DES EAUX

*O mer de cécité élément de vagues fluides tendues  
vers mes bras de lassitude  
je t'ai vue m'engloutir sur la terre des hommes  
me récolter dans tes flots de chrysanthèmes  
dans la parure de tes îles synthétiques  
je t'ai reconnue à l'heure bleue de mes larmes  
et j'étais la détresse au centre  
le cerveau tournoyant la roseraie remplie d'amertume  
je te voyais telle qu'inventée en moi-même  
belle jusqu'à l'ultime noyade*

*Femme démunie de langage sur la mort du poète  
si je ne sais plus l'image  
je rêve de décrire le tumulte de ta robe  
dans l'étendue de la folie et du vertige  
avec cette encre en ivresse qui court sur le fleuve  
un cri épouvantable meurt à l'horizon de mes désirs  
un vent dur prolifère dans mes tempes  
je suis l'écorchure sur le ressac l'absence et le naufrage  
corps ballotté dans l'inégalité du combat  
au choc inattendu de l'océan*

*Je trébuche étoile en impuissance de luire  
beauté glauque sur mon dernier sommeil  
jamais tes murs ne viendront à bout des ténèbres  
le néant me saute à la gorge mugit comme lionceau  
pourtant j'appelais la délivrance de ma chair  
au matin des premiers vagissements  
fleur solitaire égarée de cimetière*

Oui je surcharge mon poème du trop à dire  
 j'explose du trop plein de moi-même  
 Sur le calcaire en pleurs  
 je me fous des improprès des litanies massives  
 l'homme est trop faible pour t'avoir inventée  
 ô mer  
 plus tu grandis plus Dieu devient visible

Quoi dire qui vaille un franc de vérité  
 viens je raconte la mer dans ses longues nuits d'amour  
 viens je tends la bouée de tous mes récifs  
 étalant la tache d'huile et de sang  
 de mon coeur tailladé  
 viens voir couler la pierre de mon corps  
 dans le dernier rond des ondes  
 comprendras la douleur de l'arbre sec :  
 lame de fond dans le sable de mes saisons blindées  
 tu boiras le dernier litre des larmes  
 humant la crête d'une fausse gaité sur tes lèvres  
 Ah viens du fronton de mes îles  
 viens l'engourdir dans la neige qui durcit  
 sculptant entre mes côtes galeries et stalagmites

### POÈME DES BRIMADES

A chaque instant j'accélère le déronçage  
 des saisons dans mon être  
 de salle en salle de délivrance  
 j'entends le vagissement du poème  
 j'entends le cri fêlé de mes douloureux enfantements  
 que s'implante l'arbre prophétique  
 dans ce corps qui crépite  
 je vois monter mes racines aux yeux bouffis  
 sous le feuillage inviolé des visages  
 mon aube lèvera-t-elle en pays de tornade

Peuple ébruité comme feu de cheminée  
 brûlant jusqu'au matin toute approche de présence  
 membres calcinés sur les tisons noircis  
 ô matière qu'un jour je dépasse le monde  
 je vous crache mythes et fantômes  
 qui témoignez du mal de ma survie  
 sont envahis les murs secrets sous des roulis de mer  
 des trophées de libération prennent l'eau  
 ramant à côté du sillon de la joie

*Pendue à la corde de ma religion  
je hais cette foi implantée en mon subconscient  
cette foi impossible à renier  
je ne crois plus aux chimères ni en la poésie  
ô génies précaires qui surpeuplez ce pays  
rythmant les "marches à l'amour" dans le cabotinage  
cet âge de pierre est sans solage impuissant  
à renflouer le navire  
bélée de moutons de panurge de midi à la une*

*Me voici l'auteur de mes crucifiments  
qu'on me parle de mon cri j'en connais la dimension  
que l'angoisse se propage aux lignes de mes mains  
déjà éclatent d'effroyables cratères  
mon corps surgit comme un béton  
je suis armée jusqu'aux dents*

*Mais ce cri n'a plus d'âme  
ce mot prend l'apparence de l'écho  
seul répond un trou de mémoire vaste d'océan  
l'amour gît au poteau d'exécution  
ma liberté range ses sentinelles*

*Où es-tu petit drapeau qui flotte  
guenille au gré du vent fétu littéraire  
dresse ton mât dans l'aventure humaine  
balaye ces hordes de sangsues  
profiteurs du silence  
mon pays saigne comme une bête touchée  
ô poètes naissez fumants et inédits*

GEMMA TREMBLAY